

À suivre...

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1979). À suivre.... *Liberté*, 21(6), 137–144.

à suivre...

REGARDANT UN ARBRE et m'en émouvant profondément sans savoir si la cause de cette beauté venait du parcours de la route qui m'y avait conduit ou des couleurs du ciel sur le fond duquel se détachait le profil de ses branches, soudain je me dis, avec le sentiment de tenir la raison de mon plaisir : ceci n'est pas un souvenir. Parlant des chefs-d'oeuvre jamais écrits qu'il a renoncé à voir naître de sa riche existence de proscrit et dont ne peut subsister qu'un pâle reflet dans les livres qu'il a par contre faits, au sujet donc de ces instants perdus pour l'écrivain, Rousseau dans ses *Confessions* écrit : « Pourquoi m'ôter le charme de la jouissance pour dire à d'autres que j'avais joui ? » Le prix de ces aperçus trop brefs ou trop intenses pour supporter la longue attente que l'écriture inflige au bonheur immédiat de ces instants, c'est de rétablir l'équilibre en faveur de la vie retrouvée, dans ce qui la distingue radicalement du livresque.

R. B.

*

LE QUÉBÉCOIS aime beaucoup se plaindre de ce que les Français ne le comprennent pas, ignorent tout de sa culture, de son histoire. Et si un journaliste là-bas prenait Raymond Lévesque pour René Lévesque, ici, on n'apprécierait guère. Mais à CBF (Présent, 17 septembre), un commentateur nous parlait de l'inauguration de TVFQ 99 par le premier ministre Lévesque et par le ministre français Roger (sic) Peyrefitte...

F. H.

*

• SON INSATISFACTION... il eût mieux valu qu'il la manifestât... » (Jacques Parizeau) Ce que Rodrigue Tremblay n'arrivera jamais à concevoir, c'est que la compétence de Jacques Parizeau en matière économique est au-dessus de tout carriérisme universitaire, puisqu'elle s'affirme souverainement contre lui par le

manièrement du subjonctif imparfait (dont l'usage est inusité aux H.E.C.). Je ne fais pas qu'incliner, en l'écrivant, vers le jugement (universitaire s'il en est) de Jean Ethier-Blais. Ce qui milite effectivement en faveur du très compétent (ès langues : française et économique) ministre des finances, c'est que sa réplique à l'esbrouffe de son ex-collègue cumule la triple supériorité du dédain (de l'autre), de l'intelligence (des mots) et du respect (de soi-même). Toutes choses dont on chercherait en vain la trace dans l'interminable missive du démissionnaire.

R. B.

*

PENSEZ : sont des écrivains contemporains : Joseph Quesnel et Johann Wolfgang Goethe, Henri-Raymond Casgrain et Charles Baudelaire, Basile Routhier et Stéphane Mallarmé, Damase Potvin et James Joyce, Félix-Antoine Savard et Jorge-Luis Borges, Jean-Jules Richard et André Malraux, Bertrand B. Leblanc et Josef Skvorecki.

F. R.

*

ARTS. Un « Festival International des Arts », international oui-da, a été inauguré le 6 septembre au Vélodrome olympique par un gala au cours duquel des « trophées » (trophées, oui-da) ont été remis à 17 « personnalités » (personnalités, je répète) pour « leur participation exceptionnelle (je souligne exceptionnelle) au domaine des arts et de la culture ». Au nombre de ces « personnalités », la princesse Grace de Monaco, Claude Ryan, Ginette Reno, Nana Mouskouri. Il faut croire que les noms de Jean-Paul Lemieux, Henry Moore, Maureen Forrester et Anne Hébert ont été ajoutés pour faire nombre.

R. M.

*

LEÇON SUR LA CRITIQUE LITTÉRAIRE FONDAMENTALE. Une étudiante, dans le couloir, juge pour son amie l'oeuvre immortelle de George Sand : « à broyarde à planche ! »

F. R.

*

SUR LA PAGE DU CRÉPUSCULE, les nuages s'entassent en mimant le jeu de l'aquarelle. D'une couleur écrite, le couchant scande le chiffre du monde.

R. B.

*

AINSI nous aurons un Musée de l'homme. Mais attention, pas vraiment de l'HOMME ; plutôt, de l'homme d'ICI. Tout comme, n'est-ce pas, il y a à Paris un Musée de l'homme de LÀ, et à Londres un Museum of THIS man. Le principe, dans cette institution

à vocation populaire, ce sera, si on a le choix entre une toile de Van Gogh et le caleçon d'Honoré Mercier, d'acheter le caleçon, non pas parce qu'il est (forcément) moins cher, mais bien parce qu'il a revêtu un homme d'ici.

F. R.

*

J'AIME les oiseaux, les hommes fientent de moins haut.

F. H.

*

TROUVÉE dans le Directoir pratique du Jeune Confesseur d'Alexandre Ciolli (1898) cette question pertinente : « Estne licita clitoridectomia, seu amputatio clitoridis in foeminis ? »

Et que pensez-vous que répondait l'Église ?

« Affirmative, quia clitoris merum organum voluptatis videtur esse, quod, nullo physiologico dissertiente, nihil confert ad generationem. Haec amputatio interdum a medicis effecta est, ut apud foeminas, coeteris remediis nihil facientibus, sedarent intrinsecam excitationem ad masturbationem. »

On comprend que Freud ait inventé la vaginale...

J. G.

*

JE M'ÉTAIS APPROCHÉ D'ELLE comme d'un objet de détestation. Je ne savais pas même que mes cent pas ne faisaient que me conduire à affronter ce choc, comme on heurte vivement la résistance banale d'un objet pourtant dur et concret. Je fuyais mon écran de télévision encore tout vibrant de la gloire de Gilles Villeneuve pour sortir dehors, prendre un peu d'air.. Qui eût dit qu'en octobre la nuit conserve à son concert d'étoiles la voix rare de quelques grillons ? J'arpentais nerveusement l'allée qui va de la route au jardin pour buter chaque fois sur la carcasse corrodée que la technologie moderne met gracieusement à ma disposition sous prétexte de régler mes déplacements. Moteur crevé, carrosserie perforée, conduite détraquée et roues désaxées, tout cela en moins de cinquante mille milles et en dedans de trois ans : triste bilan pour l'industrie automobile ! Ce n'est pas moi que l'on verra pleurer la ruine de deux des trois grands, comme disent les fans de Gilles Villeneuve...

Lorsque je me trouvai à bonne distance de mon engin motorisé, je pris mon pas de course et lui décochai un coup de pied sans tendresse qui enfonça sans peine le peu qui me restait du silencieux...

Qu'est-ce que l'automobile ? Le moyen de transport le mieux adapté à nos besoins de déplacements ? Non pas. L'automobile est le produit de l'industrie automobile qui n'est elle-même qu'un moteur à faire tourner l'économie du pétrole. Désirs et besoins ne viennent qu'ensuite, manipulés par les experts de la mise en

marché et de la psychologie du comportement. La publicité est le silencieux du vacarme tonitruant que feraient entendre les consommateurs si l'industrie n'avait pris garde de les museler par sa science du conditionnement des masses. La corrosion aidant, qui décochera le coup de pied salutaire ?

Pour retrouver le chant des grillons...

R. B.

*

MAINTENANT, en Argentine, il y a une loi: les disparus (des milliers) seront dorénavant considérés comme décédés. Ça facilitera le travail des fonctionnaires, les formalités de l'Institut médico-légal, la digestion des vautours aussi. Les conjoints des disparus pourront se remarier, leurs enfants hériter. La police pourra cesser de les rechercher, et Videla cesser de mentir. Quant aux naïfs, libre à eux de continuer à croire au retour éventuel des disparus: d'après la loi, ils ont 90 jours pour ressusciter.

F. H.

*

LE FRÈRE DELBART sous le pommier du temps écrit, pendant que vole au-dessus de sa tête un oiseau. L'enceinte est close par un petit parapet qui fait écran autour du scribe attablé à un meuble ouvragé dont une paroi montre le dessin d'une figure incertaine, femme, sirène ou phallus (le Frère Delbart se prendrait-il pour saint Antoine ?). Aux quatre coins de l'image inscrite dans un rectangle sont enfermés dans quatre sphères l'aigle, le lion, le bélier et l'ange de la mort, le tout surmonté des mots « Pomerium de tempore fratris Delbarti ordinis Sancti Francisci » imprimés en cursives, sans doute de la plus belle main du clerc rustique. A côté de ça, ma Smith Coronamatic 1200, c'est désolant.

R. B.

*

LA GROSSIÈRETÉ ABSOLUE: cette annonce de Loto-Canada dans laquelle de jeunes gens joyeux et dansants brandissent des bannières rouges où l'on a inscrit: « LA FOUILLE », « LA GRATOUILLE » et « L'ESPOIR ». Cette belle scène, qui a été filmée à Montréal et à Québec, se termine sur la Terrasse Dufferin, que l'on nous montre — dans les dernières secondes du commercial — d'un point de vue subitement éloigné, et surélevé: comme une sorte de regard intéressé venu de la capitale fédérale... « LA FOUILLE », alors ? — Lorsque la caméra s'éloigne ainsi, on dirait bel et bien le mouvement de retrait d'une main immense (une autre ?) qui aurait piqué quelque chose... « LA GRATOUILLE ? » — Ce chatouillement par lequel on essaie de communiquer au spectateur un enthousiasme boursoufflé pour les largesses de la « Loterie nationale ». Mornes résultats: le Canada est un casino fantôme, triste et censuré. Et officiellement, d'ici très peu de temps, même

Loto-Canada n'existera plus. Seule la grosse main du croupier continuera de passer.

P.S.: Là où je vois un bête croupier, Nadine m'apprend que Pierre-Elliott Trudeau (« oh ! le vilain barbu », a-t-elle dit) voit plutôt un bête « garçon de café ». C'est de la dissimulation : lui et J.C. (Joe Clark ? Jimmy Carter ? Jules César ? Jésus Christ ?) travaillent gentiment pour le même tripot.

Nadine, enfin, voit dans ESPOIR un anagramme de « proies », et bien sûr, de « poires ».

R. L.

*

LE FRÈRE DELBART n'est pas du tout tel que je l'ai dit. D'abord l'enceinte en question n'est pas formée d'un parapet (les franciscains ignorent tout des Iroquois), mais d'une clôture de fascines. C'es le motif du « hortus conclusus » que l'imagerie religieuse réservait alors au culte de la Vierge. Le graveur a-t-il voulu ainsi métaphoriser la virginité intellectuelle en plaçant son moine studieux dans une composition traditionnellement mariale ? De plus, s'il y a un pommier dans ce jardin clos, l'expression « pomerium de tempore » serait sans doute mieux rendue par le verger du temps. Les quatre figures en vignette sont les quatre évangélistes. Quant aux caractères imprimés de la légende, ils sont gothiques. Enfin cette gravure anonyme du XV^e siècle fut imprimée à Hagueneau.

C'est mon savant ami F. R. qui m'apprend tout cela dans une lettre « uniquement par plaisir, comme on parle longuement d'une personne qu'on aime ». Je le soupçonne même d'avoir réservé le meilleur de sa science.

R. B.

*

ÉTONNANTE, cette affiche (la seule jusqu'ici à n'être pas obstinément bilingue) de la Fondation Pro-Canada, qui proclame : « Le Canada j'y suis, j'y reste ». D'abord ce n'est pas une raison, et ensuite, si l'on sent ainsi, d'entrée de jeu, le besoin de rappeler d'abord aux Québécois où ils se trouvent, cela augure mal ; cette précaution des stratèges fédéralistes, en tout cas, paraît bien suspecte. Moi, je m'inquiéteraï ; s'il faut à ce point tout préciser...

Il semble pourtant que cela soit indispensable, parce que le Canada est une chose terriblement élastique, une boule de mastic qui change de forme et de fonction suivant les besoins de l'information politique, économique ou sportive, et selon la langue des interlocuteurs auxquels le gouvernement central s'adresse. Bref, c'est une matière (?) malléable, qui sert à boucher des trous. Or, il n'y a que cela, des trous. D'un trou à l'autre, donc, les Canadiens ne sont en fait ni citoyens d'un pays, ni d'une province, ni même d'un comté ; ils séjournent jusqu'à nouvel ordre dans une

vaste et molle disparité — non pas régionale, mais nationale : Canada wide ! — Canada vide.

R. L.

*

SCHWARTZ fait de bonnes épices et de mauvaises traductions. Schwartz recommande aux usagers anglophones d'utiliser son basilic « *in soups, fish, meats, vegetables and salads* », et aux usagers francophones « dans les soupes aux tomates et avec les poissons pochés ». Je me perds en conjectures sur l'éducation du traducteur, la qualité de ses dictionnaires, ses préjugés, ses intentions...

F. H.

*

« CANADA / POUR VOUS SERVIR » ; et en anglais : « Working for you ». La traduction, bien sûr, est éloquente ; respect obséquieux, incitation à la passivité, etc., d'une part, et assurance d'un travail efficace, d'une collaboration édifiante, etc., de l'autre. Nous n'allons pas nous étendre là-dessus, ce serait vulgaire.

Il faut toutefois noter, en passant, que décidément les affichistes de la F.P.C. ont le ton triste. Le bleu de méthylène du « Canada j'y suis, j'y reste » n'est même rien en comparaison du noir épais de ce « Canada pour vous servir » qui se lit partout, ces temps-ci, comme une carte de visite sinistre : le ton sombre, le fond lugubre et le bilinguisme pommadé de cette offre de services ont d'ailleurs tout du salon funéraire. Tant mieux ; la mode est aux « pré-arrangements ». Grâce à la publicité, ceux qui le désirent pourront choisir eux-mêmes leur cercueil, et l'habiter dès le printemps.

On ne refuse personne.

R. L.

*

ELLIPSE. Dans un texte polémique écrit pour *le Devoir*, pour Jean Royer (et un peu contre lui...), en réponse à un mot de celui-ci (il avait écrit, sans que cela fût en rapport autre qu'ironique avec le contexte : « le professeur Hébert »), je disais : « le journaliste Royer », mais personne n'a remarqué et pour cause : le poète Royer avait biffé le mot « journaliste » avant d'envoyer l'article à la composition. Une figure de style, une ellipse quoi ! Bah ! A la fin, ça revient au même, l'un des deux Royer a fait justice à l'autre : un journaliste qui agit ainsi (à moins que l'on ne donne au mot « journaliste » un sens péjoratif) ne mérite plus l'honneur de ce titre.

F. H.

*

UN LIVRE qui offre le si rare exemple d'une relation heureuse entre le texte et l'appareil d'édition, une aventure à laquelle

on accède progressivement par le relais d'une note, d'un avertissement, d'un avant-propos, etc., bref la complicité parfaite de l'écriture et de l'objet dans lequel elle s'enferme, on dirait que la réussite de ce que d'autres s'appliquent à rater si laborieusement constitue le plaisir particulier de la lecture de ce Manuscrit trouvé dans une valise. Je parlerais chez Louis-Philippe Hébert d'une sorte de structuralisme sans prétention si l'expression n'était évidemment antinomique...

R. B.

*

LE BARBOUILLAGE COUTEUX est devenu la marque de commerce du fédéral; des spectacles disco de la Colline parlementaire à ces messages télévisés qui rappellent aux Canadiens qu'ils sont bien des Canadiens, le scintillement est de rigueur. Qu'est-ce que cela cache? — Peu importe. Lorsque dans les commerciaux tout un chœur s'écrit CANADA!, et qu'un petit reflet jaillit du bas des lettres plaquées sur l'écran, l'effet recherché est bel et bien celui de l'éblouissement: une petite période d'aveuglement, un trouble fugace de la vision, quelque chose qui laisse croire, un instant, que tout ce qui brille n'est pas mort.

R. L.

*

S'IL REVENAIT PARMIS NOUS (et qui nous dit qu'il ne se montrera pas pour le Référendum?), Jésus-Christ ne pourrait devenir candidat du PLQ. Il n'aurait ni l'âge requis (il faut trente-cinq ans), ni l'instruction (il a quitté l'école à douze ans), ni la fortune (il prônait la mendicité), ni les connaissances économiques (il multipliait les pains et les poissons), ni l'expérience administrative (il n'a jamais été président de commission scolaire), ni le statut (célibataire endurci et chômeur), ni la santé physique (plutôt maigrelet) et psychologique (thaumaturge, visionnaire, marcheur sur les eaux, sans parler de la transfiguration), et il n'avait pas non plus participé très activement ni très positivement à la vie de sa communauté locale (il a prédit la chute de Jérusalem, semé la discorde parmi les Juifs et fait déchirer le voile du temple). Bref, on l'enverrait vite se rhabiller. Ne pourraient non plus être sacrés candidats ryaniens: Jean-Jacques Rousseau (pauvre et instable), Talleyrand (boiteux), Mozart (trop jeune et frivole), Napoléon Bonaparte (divorcé), Lamartine (déjà élu), Charles Baudelaire (endetté et dégénéré), et j'en passe plusieurs. Mais je ne suis pas sûr, de toute façon, qu'ils auraient voulu se porter candidats. Car pour accepter de se plier à cette onction loufoque, il ne faut pas, en effet, être beaucoup plus qu'un gérant de caisse populaire — diplômé du premier cycle en administration — penseur dans ses temps libres — marié depuis toujours et père de trois enfants non infirmes — stable et dévoué à la com-

munauté — exempt de dettes et amateur de grand air, — bref, Bouvard ou Pécuchet.

F. R.

*

« ET PAR LA MÊME OCCASION, m'écrivit un jeune romancier qui me rappelle m'avoir envoyé son livre, je viens saluer en vous l'ami des lettres que vous êtes. La littérature, et particulièrement la littérature québécoise, que serait-elle sans la présence de gens perspicaces et ouverts tels que vous ? » Oh, sûrement très différente !... Et ce gentil monsieur joint à sa lettre une copie de presse (ou l'équivalent), sans doute pour m'inspirer, dont je retiens deux citations que je reproduis intégralement :

« ... fait sensation ... »

Jean Prasteau,
Le Figaro (Paris),
7-5-79.

« J'ai lu (le roman en question) avec un grand intérêt. D'abord c'est bien écrit. Une phrase élégante, aisée qui ne dérape jamais. (...) Ce n'est pas un roman comme les autres. (...) Témoigne d'une observation peu commune. Bravo ! »

Odoric Bouffard,
ex-professeur de littérature,
mai 79.

(Début mai ou fin mai ?)

F. H.

CETTE CHRONIQUE A ÉTÉ RÉDIGÉE PAR RÉJEAN BEAUDOIN, JACQUES GODBOUT, FRANÇOIS HÉBERT, RENÉ LAPIERRE, ROBERT MÉLANÇON ET FRANÇOIS RICARD.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 1979
SUR LES PRESSES DE
PAYETTE & SIMMS INC.
À SAINT-LAMBERT, P.Q.